

# LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION  
60, rue du XXXI Décembre - Genève  
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an  
} Autres pays. 9 fr. — »

## L'Autriche-Hongrie et les Alliés

— Quelques réflexions après Campidoglio —

La bataille formidable engagée sur le front occidental aura, selon toute probabilité, des effets immédiats sur l'issue finale de la guerre. Après l'échec du plan allemand ce sera le tour des Alliés de riposter en combinant les moyens nécessaires pour abattre le militarisme prussien et instituer, après tant de sang versé, un nouveau régime international plus solide, plus juste, plus moral. Si l'on élimine la Turquie et la Bulgarie, dont le sort ne présente aucune difficulté sérieuse, ces deux Etats devant d'abord être punis par l'aide consciente prêtée au germanisme, et ensuite rendus inoffensifs pour l'avenir, il ne reste que la question d'Autriche-Hongrie qui donne lieu aux controverses sérieuses. En ce qui concerne l'Allemagne, la solution est de beaucoup plus facile. Après l'avoir forcée de rendre l'Alsace-Lorraine, la Pologne prussienne et les provinces danoises, la coalition des peuples alliés n'aura qu'à examiner les conditions particulières sous lesquelles une Allemagne purement allemande serait admise dans la société organisée des nations. Ici le sort d'une Autriche purement allemande et celui des Etats fédérés de l'Empire allemand sont étroitement liés ce qui rend possible des combinaisons variées toutes donnant des garanties pour la tranquillité du monde. Le problème d'Autriche-Hongrie est cependant plus compliqué et c'est de lui que nous voulons parler ici, supposant toujours que la victoire sera du côté des Alliés, ce que nous considérons non seulement comme une chose utile et certaine mais plutôt comme une nécessité logique.

Nous n'hésitons pas à dire cette vérité brutale que la monarchie des Habsbourg, malgré tout ce qui s'est passé, est considérée encore aujourd'hui non seulement comme une unité internationale ayant ses droits et ses devoirs, mais aussi comme une organisation politique ayant ses raisons d'être particulières qui l'emportent de beaucoup sur les cris des peuples asservis clamant à haute voix leur désir de liberté et d'indépendance. Une série de faits connus de tout le monde sont là pour le démontrer. Toute l'année 1917 l'Amérique a hésité devant la déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie, et lorsqu'enfin le président Wilson se fut décidé aussi pour la guerre contre l'Autriche, l'effet de cette déclaration a été sensiblement diminué par l'assurance formelle faite par M. Wilson lui-même dans son dernier message disant que l'Amérique n'entend pas détruire l'Autriche-Hongrie. Ce que M. Wilson a proclamé publiquement, ce que M. Lloyd George a assuré lui aussi, ce ne sont pas simplement des déclarations d'opportunisme limitées dans leur portée politique par le temps où elles furent faites et par la personne déterminée qui les avait faites. C'est l'émanation de la conviction générale profondément enracinée dans les cerveaux vieux-européens de la diplomatie occidentale : que l'existence de l'Autriche-Hongrie est une nécessité politique et que tout problème de la monarchie des Habsbourg se réduit à la question de savoir comment arriver à une organisation plus moderne de cet Etat compliqué. Tant que la Russie existait comme puissance mondiale, la question d'Autriche-Hongrie fut considérée par la France et l'Angleterre, pour des raisons d'alliance, comme une affaire intéressant plutôt les Russes seuls. L'idée de détruire l'Autriche-Hongrie par les soldats franco-anglais n'était jamais sérieusement envisagée par les hommes

d'Etat de l'Entente. Lorsqu'en 1915 le gouvernement serbe attirait l'attention des Alliés sur la nécessité de combattre sur la Save et le Danube, et réclamait l'envoi des troupes alliées dans les Balkans, la cause principale de la résistance de la France et de l'Angleterre à adhérer au point de vue serbe, cette cause, il faut la chercher précisément dans le manque d'envie de combattre directement contre l'Autriche-Hongrie. Et l'Italie, n'a-t-elle pas négocié le traité de Londres dans l'idée acceptée d'ailleurs par toute l'Entente que l'Autriche-Hongrie serait conservée ?

Non seulement les facteurs responsables alliés mais aussi et surtout les vastes cercles d'hommes politiques et de publicistes dans tous les pays de l'Entente professaient et professent toujours cette idéologie pro-autrichienne. Douter de leur bonne foi serait injuste et inutile. Pour combattre une conception politique, il faut d'abord connaître sa vraie source et son étendue. Quant à cette dernière elle est dans le cas autrichien immense, parce que le nombre de ceux qui se sont déclarés contre l'existence de l'Autriche est infiniment petit. En Angleterre, l'opinion publique généralement est favorable à la Monarchie des Habsbourg. Les écrits de Steed, Seton Waston, A. Evans, Taylor et d'autres, malgré la compétence et l'autorité incontestée des auteurs, n'ont pas encore ébranlé la psychologie conservatrice britannique qui est hostile à la destruction d'un vieux Empire ayant à sa tête une vieille dynastie. Les grands organes de la presse libérale anglaise sont tous favorables au maintien des Habsbourg. Les conservateurs avec quelques exceptions professent les mêmes idées. En France y-a-t-il sauf le « Journal des Débats » un seul organe de la grande presse vraiment anti-autrichien ? Pas un. Les œuvres remarquables de Chéradame, Gauvain, Jules Pichon, Pierre Bertrand, Ch. Loiseau, E. Fournol, E. Denis et d'autres sur l'Autriche, sont restées, jusqu'à aujourd'hui, sans grande influence sur l'opinion publique française. Le public français distingue au point de vue politique entre l'Allemagne et l'Autriche, et voit presque toujours dans cette dernière, un ami éventuel de demain. Quant à l'Italie, elle n'a non plus montré assez d'énergie dans la lutte contre l'Autriche dans son ensemble et ce n'est que ces derniers temps que l'opinion publique italienne a commencé à voir le problème d'Autriche-Hongrie sous son véritable aspect. Je ne parle pas de ce petit nombre d'Italiens qui ont compris dès le commencement de la guerre quel est l'enjeu et quelles sont les forces en cause ; l'histoire seule jugera leur œuvre restée, malheureusement, pendant longtemps sans effets immédiats.

La source du mirage autrichien est donc profonde et il ne sera pas si facile de l'anéantir. Ce mirage repose sur l'idée qu'un jour l'Autriche cesserait d'être l'alliée de l'Allemagne et deviendrait plutôt sa rivale. L'idée en elle-même n'est pas du tout utopique. Elle se base d'abord sur l'histoire qui connaît, jusqu'à 1866, une rivalité acharnée entre la Prusse et l'Autriche. Elle s'appuie aussi sur la supposition que la vieille dynastie des Habsbourg ne pourrait à la longue subir la prédominance des Hohenzollern. La diversité des nationalités qui, étant dans la majorité anti-allemandes, pourraient finir un jour par se soustraire à l'influence allemande, est aussi un argument en faveur de cette thèse. L'intérêt pour la France et l'Angleterre d'avoir

comme alliée en Europe une Autriche anti-allemande n'est pas niable et cet intérêt est devenu, après la défection russe, encore plus visible. A l'Allemagne comme force continentale il faudra sans doute opposer une nouvelle force continentale, et qu'y a-t-il d'étonnant à voir, au premier abord, dans l'Autriche-Hongrie ce contrepois à la puissance germanique. L'Angleterre, malgré son armée actuelle, restera aussi à l'avenir une puissance maritime et, au lieu de contrecarrer elle-même la force continentale de l'Allemagne, elle préférerait probablement en charger, en partie au moins, une Autriche-Hongrie réformée. Quant à l'Amérique, à part les raisons anglaises qu'elle partage également, il y a cette idéologie politique favorable au principe de fédéralisme que les Américains seraient disposés à substituer au principe de nationalité. Le fédéralisme est considéré comme un moyen propre à réconcilier les nationalités et de les amener toutes sous le même toit. Autant la nationalité est un principe naturel, psychologique, autant le fédéralisme est une création artificielle mais dont les résultats pratiques ne sont pas à dédaigner. C'est pourquoi l'Amérique semble voir dans la fédéralisation de l'Autriche, le meilleur moyen pour arriver à la liberté des peuples et à la séparation de la Monarchie des Habsbourg d'avec l'Allemagne.

Il ne faut donc pas se livrer aux illusions. Les puissances alliées comptent toujours avec la conservation de l'Autriche et les manifestations des derniers jours sont trop faibles pour ébranler une idéologie vieille comme tout le système politique européen. L'entente des nationalités est une œuvre nécessaire mais ce n'est pas cela qui pourra mettre en mouvement les masses slaves en Autriche-Hongrie. Il faut que les peuples non-magyars et non-allemands reçoivent des assurances formelles que leur sort ne dépendra plus de l'Autriche et qu'il sera réglé suivant leur volonté. Il faut aussi que l'opinion publique en France, en Angleterre, en Italie et en Amérique examine avec plus d'esprit critique les arguments invoqués en faveur de la Monarchie des Habsbourg. D'un côté la politique officielle des Alliés doit inscrire sur son programme la délivrance des peuples d'Autriche-Hongrie et la remise de leur sort dans leurs mains. De l'autre côté il faut guérir l'opinion publique alliée de l'illusion que les éléments dont a parlé ci-dessus suffisent pour changer l'aspect de l'Autriche, au dehors et au dedans. L'Autriche restera ce qu'elle est, ou bien elle disparaîtra complètement pour faire place aux Etats nationaux qui seront libres de se fédérer après, selon leur gré. *Tertium non datur*. Une solution intermédiaire du problème autrichien est une impossibilité. C'est pourquoi le Congrès de Rome qui signifie un pas en avant du problème autrichien doit servir d'avertissement aux Alliés. L'entente préliminaire réalisée entre le comité de M. Torre et les comités des différentes nationalités opprimées, est une œuvre trop fragile pour pouvoir changer, à elle seule, la mentalité pro-autrichienne des nombreux milieux officiels. Et de même que les peuples asservis d'Autriche-Hongrie se réjouiront en apprenant que leurs représentants ont proclamé l'unité de vue régnant entre eux et les Italiens, leur joie et leur résistance seront décuplées lorsqu'ils auront appris que M. Wilson et M. Lloyd Georges ne considèrent plus que l'existence d'une Autriche des Habsbourg soit dans l'intérêt de l'Europe.

L. M.

P.-S. — Dans notre article sur le Congrès des nationalités à Rome (No 16), une erreur s'est glissée dans la transmission télégraphique qui défigure le sens. Le passage se rapportant aux collaborateurs de « La Serbie » doit être lu comme suit : « Ils salueront avec joie le commencement d'une ère nouvelle dans les rap-

ports italo-yougoslaves, espérant que l'action actuelle va s'élargir et se concrétiser, afin de couper dans sa racine toute tentative nouvelle de vaines discussions, d'inutiles controverses. » Nos lecteurs voudront bien prendre note de cette rectification.

Nous profitons de cette occasion pour dire que c'est M. le professeur Bojidar Marcovitch qui est allé au front italien et non pas le sousigné.

L. M.

## A propos de la gaffe impériale

M. Clemenceau s'est expliqué devant les commissions sénatoriales sur le rôle que lui-même et d'autres personnages politiques ont joué dans l'affaire des négociations clandestines avec l'Autriche. Encore que nous n'en sachions rien, il nous faut supposer que les sénateurs des commissions des affaires étrangères, de la guerre et de la marine ont approuvé l'attitude de M. Clemenceau et de ses prédécesseurs et collaborateurs. En tout cas, l'opinion publique des pays alliés l'approuve ; c'est l'essentiel. Y aurait-il, dans le camp de l'Entente, des personnalités de quelque importance politique qui ne soient pas d'accord ? Il paraît, et c'est même fort logique. Il y a, en effet, deux espèces de gens qui, tout en se donnant comme « jusqu'aboutistes » afin de ne pas se mettre en désaccord avec la volonté populaire et l'intérêt général, ne demandent pas mieux que de voir se conclure quelque traité secret ou bien une paix séparée avec la monarchie austro-hongroise. Ceux d'abord qui ne participent à la guerre, n'ont pas avec le cœur le raisonnement froid et cette haine indignée qui font la force de la cause de la justice et de la liberté, mais uniquement avec leur portemonnaie, et cela encore à regret. Ceux aussi — et je les trouve beaucoup moins excusables — qui sont entrés en lice, sincères peut-être, mais peu clairvoyants, mais par quelque vocation mystique de croisades modernes, et qui proclament hautement qu'ils n'entendent que combattre les Hohenzollern et le militarisme prussien, sans avoir la moindre intention hostile à l'égard du peuple allemand ou de la Monarchie danubienne. Cette levée de boucliers de pacifistes belliqueux et d'humanitaristes enragés mais incurables, a quelque chose de grotesque. De deux choses l'une : ou bien on combat le mal partout où il se trouve, à la racine même autant que possible, et par n'importe quel moyen ; ou bien l'on ne le fait pas et l'on se range docilement parmi le troupeau timoré de ceux qui ont inscrit sur leur bannière : « Société des Nations ! Fraternité mondiale ! » et dont l'esprit délicat et subtil sans doute, mais peu adapté aux exigences de notre lustre, plane au-dessus de la mêlée...

Quelle absurdité encore que de croire que l'ennemi n'est que l'Allemagne des Hohenzollern et non pas aussi l'Autriche-Hongrie des Habsbourg ? Pour qui connaît bien la Monarchie bicéphale cela ne saurait faire de doute. Les peuples d'Autriche, réfractaires à l'idée de l'assimilation et de l'Etat unitaire, Tchéco-Slovaques, Yougoslaves, Italiens et Roumains, opprimés depuis des siècles et rendus farouches par tant d'hypocrisie et de mauvaise foi et par ce struggle for life qu'ils soutiennent depuis de longs siècles, le savent : l'ennemi héréditaire et implacable, c'est le trône de Vienne, c'est la couronne de Saint-Etienne. Aux temps lointains de Joseph II, déjà, alors qu'il n'y avait point encore d'Allemagne militaire, ni de pangermanistes, ils ont connu la souffrance d'être persécutés pour avoir aspiré à la liberté, le droit et la vérité. Pactiser avec l'Autrichien, le Magyar ou le Bulgare, c'est trahir ces terres « irredentes » d'Autriche et de Hongrie, terres arrosées de tant de sang innocent d'apôtres de la juste cause, de la cause de la liberté et de la justice, qui ont souffert le martyre dans l'espoir que leurs souffrances hâteraient l'heure de la liberté ; ces terres, qui toujours ont été les boulevards des civilisations latine et slave. Pactiser avec l'Autrichien c'est trahir non seulement ces peuples qui saignent de toutes leurs plaies parce qu'ils ont cru en l'Entente, c'est trahir aussi les principes mêmes au nom desquels combattent les Alliés.

Pactiser avec l'Autrichien c'est un crime ; c'est même pire qu'un crime, c'est une faute. Les peuples alliés ne la commettront pas.

P. G.

## Après le congrès de Campidoglio

Le Congrès des représentants des Nations opprimées par l'Autriche-Hongrie, tenu il y a trois semaines à Rome, avait proclamé devant le monde entier la volonté inébranlable des peuples de la Monarchie des Habsbourg de faire triompher par tous les moyens et à tout prix l'idée impérissable de Mazzini, le principe de nationalité. Cette idée appartient à la catégorie de celles qu'on a appelées à juste titre « les idées-forces ». Ces idées-là finissent toujours par triompher; leur force dynamique grandit à mesure et en proportion de la résistance qu'on leur oppose, de façon que même leurs adversaires en les combattant travaillent à leur diffusion et contribuent ainsi involontairement à leur succès.

La guerre a rendu à l'idée de Mazzini une actualité étonnante. Chez les peuples d'Autriche, comme du reste partout ailleurs, les trois années de guerre ont fait plus pour le triomphe de certaines idées que ne l'avait fait avant des décades entières. Les peuples mûrissant à l'épreuve prenaient conscience de leur force et de leur mission et il ne faut point s'étonner du progrès que le principe mazzinien a fait dernièrement chez eux. C'est l'Autriche elle-même qui se chargea de contribuer à ce progrès par l'attitude qu'elle prit durant la guerre vis-à-vis de ses peuples. L'histoire de la Monarchie dualiste n'est en somme qu'une longue suite d'injustices, de dénonciations, d'arrestations, d'exils et de persécutions de toutes sortes contre les chefs et les représentants des nationalités qui tentaient de manifester leur individualité propre. Cette politique a atteint son point culminant durant la guerre actuelle. L'Autriche commença à traiter non seulement en esclaves mais aussi en ennemis. Le dernier acte de ce genre était la dénonciation que le comte Czernin lançait contre l'un des leaders du peuple tchèque, le professeur Massaryk, dénonciation qui contenait en même temps une menace grave à l'adresse des peuples tchèque et yougoslave d'Autriche-Hongrie.

À ce défi, les peuples opprimés de la Monarchie ripostèrent en manifestant leur solidarité et leur union. Leurs résolutions adoptées au Congrès de Rome peuvent être considérées comme autant de verdicts lancés contre la Monarchie dualiste et sa politique faite d'oppression et de basses intrigues. Les résolutions prouvent chez les peuples opprimés la volonté ferme de se séparer de la Monarchie des Habsbourg et de se constituer en Etats nationaux libres et indépendants. L'existence d'une telle volonté chez ces peuples ne fait plus aucun doute. Le problème de l'Autriche-Hongrie sort ainsi du cadre des problèmes de la politique intérieure et devient un problème international qui ne pourrait plus être résolu par la seule volonté de l'Autriche-Hongrie.

Le Congrès de Rome marque donc une étape dans la solution de la question austro-hongroise. Les gouvernements ententistes qui se sont maintes fois proclamés partisans du principe de l'autodisposition des peuples, tiendront sans doute compte

de l'état de chose nouveau créé par la manifestation du Capitole. Du reste, pour que les résolutions adoptées à Rome produisent leur plein effet, il est indispensable qu'elles soient complétées par les déclarations des hommes d'Etat de l'Entente, reconnaissant aux questions yougoslave et tchéco-slovaque leur caractère international. Ces questions, ainsi que la question de l'unité italienne et roumaine et de la restauration de la Pologne, doivent à l'avenir être comprises parmi les buts essentiels de guerre de tous les Alliés, non seulement à cause de leur caractère général, mais aussi parce que leur solution dans le sens indiqué dans les résolutions n'est en somme que la réalisation des principes que les Alliés eux-mêmes ont fait leurs, dès le début de la guerre. Les discours prononcés au Congrès par MM. Franklin-Bouillon et Albert Thomas, parlant au nom du Parlement français, affirmant la volonté de la France de faire cause commune avec les peuples opprimés, en répudiant toute idée de paix séparée avec leur oppresseur, ont été accueillis avec un enthousiasme égalant celui dont fut accueillie la lecture des résolutions, ce qui prouve excellentement l'importance que les peuples opprimés attribuent à l'attitude future des Alliés dans cette question. Les paroles engagées aux actes et si l'on veut obtenir les résultats désirés, il faut donc agir en conséquence. Mais avant d'agir il faut avoir une vision claire et exacte des intérêts qui sont en jeu et de la situation actuelle de la Monarchie dualiste du sort de laquelle il s'agit de décider. Il faut donc que les Alliés se pénétrant de la même conviction dont se trouvent pénétrés les peuples opprimés de l'Autriche. Il faut qu'ils se rendent compte qu'un compromis avec l'Autriche actuelle n'est guère possible en raison de sa dépendance à l'égard de l'Allemagne et que la solution du problème austro-hongrois ne se trouve pas entre les mains des dirigeants de l'Empire des Habsbourg. Cette solution est maintenant entre les mains des peuples et il s'agit seulement de leur prêter l'appui nécessaire pour la réalisation de leur œuvre qui est une œuvre commune, car de sa réalisation dépend en grande partie l'issue de la guerre elle-même. Il faut renoncer une fois pour toutes aux combinaisons bâtarde et à l'idée de compromis avec l'Autriche. Exiger des peuples opprimés de s'engager à fond contre l'Autriche sans que les Alliés de leur côté s'engagent à fond contre celle-ci, ce serait manquer de prévoyance et perdre la dernière occasion de gagner cette guerre. Demander aux peuples de risquer tout pour un but problématique c'est commettre une erreur fatale. L'œuvre commencée au Capitole doit être poursuivie avec ardeur. Il faut garantir à ceux qui sont prêts à risquer tout et à mourir pour leur idéal, un sort meilleur et des avantages plus appréciables que ne le sont ceux que l'Autriche elle-même ne pourra leur refuser après la guerre. L'œuvre du Capitole attend sa consécration. Il faut que celle-ci ne se fasse pas trop attendre.

M. D. M.

## La question balkanique et méditerranéenne

Le correspondant balkanique du « Nieuwe Rotterdamsche Courant » publie une lettre de Sofia sur les possibilités stratégiques dans les Balkans et sur les plans qu'aurait l'Entente avec l'armée de Salonique.

« Grand nombre d'hommes politiques à Rome et à Paris se sont demandés ces derniers temps si on ne ferait pas mieux d'abandonner tout à fait l'expédition de Salonique; et quand M. Clemenceau fut appelé au pouvoir, cet homme d'Etat étant connu comme ennemi de l'expédition depuis longtemps, beaucoup crurent voir arriver la fin de cette aventure balkanique. Cependant cette fois-ci ce fut l'Angleterre, qui, au commencement, s'était montrée fort peu enthousiaste de l'expédition, qui en voulait maintenant la maintenance. Le front balkanique en effet est devenu au cours de cette guerre d'une grande importance pour les deux partis. C'est là que se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre, les points les plus vulnérables des deux belligérants. En effet, d'une part les Alliés pourraient couper le chemin Berlin-Vienne-Constantinople-Bagdad, et d'autre part les Centraux pourraient occuper les endroits nécessaires à l'exercice d'une maîtrise dans une grande partie de la Méditerranée, par suite de quoi l'Angleterre se verrait menacée dans ses relations avec les Indes.

« Des deux côtés on s'observe avec le plus grand soin, et la Bulgarie spécialement, se prépare à toute éventualité. Quoique jamais personne n'ait réussi à envahir les Balkans du côté de Salonique, en ces temps-ci quelque inquiétude est bien compréhensible. Jusqu'à présent, les armées envahissantes avaient eu toujours à compter avec les Grecs comme ennemis, maintenant, au contraire, les Grecs sont, au moins officiellement, leurs alliés. Il est vrai que l'armée hellénique ne pourrait encore prêter un grand secours; chez beaucoup manquerait l'enthousiasme; mais d'autre part, il est bien certain que tout mouvement contre les Alliés serait bien vite réprimé. En attendant, il court toutes sortes de bruits sur de grands projets. D'aucuns prétendent que le général Guillaumat tâcherait d'atteindre Niche en passant par Sofia. Cela paraît peu probable. D'autres on préparerait un grand mouvement vers Constantinople par Séres, Drama, Gumuldjina et Andrinople. C'est là la grande route par où les Perses, les Macédoniens ont atteint jadis le Bosphore; cependant maintenant les Bulgares et les Allemands y font bonne garde.

« Enfin le voyage de lord Geddes, entrepris au mois de février à Athènes et Salonique, est aussi plein de signification. Voici ce qu'on rapporte sur le but de cette tournée de lord Geddes; il s'agirait de préparer une grande offensive dans les confères de la Méditerranée, pour y effacer la mauvaise impression qui a été produite par les paix russe et roumaine. On voudrait par ce moyen tâcher d'influencer encore le peuple roumain et la bourgeoisie russe, d'insérer de la confiance aux Italiens et de soutenir la position acquise chez les Arabes, qui a été fortement ébranlée par le grand succès que le Khalif de Stamboul a su obtenir du côté du Caucase. »

D'autre part, le « Manchester Guardian »

du 22 mars publie la note suivante sur la situation dans la Méditerranée:

« Nous avons à tenir compte de la possibilité que la Mer Noire devienne un lac allemand et que l'amabilité turque, excitée encore par la promesse de Ardahan, du Kars et de Batoum, soit prête à laisser passer la marine allemande dans la Mer Egée. L'activité germanique trouverait un grand terrain de travail économique et politique dans l'Asie Mineure, mais il nous importe plus de voir le rôle qu'elle pourrait venir jouer dans la Méditerranée.

« Tout d'abord il y a là de bons abris pour les sous-marins et les navires de guerre. Dans la partie orientale se trouve l'entrée du canal de Suez, un des plus importants points maritimes du monde entier. Ces lieux deviendraient la scène d'un grand nombre d'entreprises hardies, surtout quand la flotte russe de la Mer Noire serait tombée aux mains des Allemands.

« La marine anglaise est préparée à l'affaire. La Méditerranée orientale peut et doit être une mer de l'Entente. Tout dépend naturellement de la force maritime qu'on y envoie et du nombre de sous-marins dont on l'accompagne. Quand on ne fait ce travail qu'à demi, on ne contrôle que ce qui se trouve à la portée des canons.

« Il y a des incidents sérieux à attendre, mais ils ne nous prendront pas à l'improviste. »

## Ma réponse à l'Agence bulgare

*L'Agence bulgare de Sofia m'invite, dans un communiqué publié par les journaux suisses, à dire le nom de l'industriel bulgare, de Kasanlik, qui, en ami et confident du ministre-président Radoslavoff et du roi Ferdinand, a proposé récemment à une puissance de l'Entente la paix séparée de la Bulgarie avec les Alliés. Je déclare que je maintiens intégralement toutes mes affirmations et je ne manquerai pas de publier le nom de ce Bulgare dès que j'aurai reçu de Paris, de la personne qui m'a fourni les renseignements en question, l'autorisation nécessaire. Je ne doute pas d'obtenir cette autorisation, d'autant plus que c'est sur mon conseil que mon informateur avait omis de publier de suite le nom de l'agent bulgare dans la réponse qu'il avait adressée lui-même au démenti de la Légation de Bulgarie et qui a paru dans le numéro 15 de La Serbie. Connaissant les méthodes bulgares de tout nier, j'avais préféré recevoir encore un démenti avant de tout dire. Maintenant je n'ai qu'à prier la Légation de Bulgarie à Berne ainsi que ses contrôleurs de Berlin d'avoir quelques jours de patience. Tout sera dit.*

Dr. L. MARCOVITCH

## Le rôle de la Bulgarie

— D'après les révélations du prince Lichnowsky —

Nous avons souvent parlé du véritable rôle joué par la Bulgarie avant et pendant la guerre européenne. Toute la politique bulgare, conduite par le roi Ferdinand de Cobourg, n'est rien d'autre que l'aide consciente et organisée aux grands plans germaniques. La Bulgarie, comme telle, n'aspire à aucun idéal bulgare et ayant comme base le bien-être matériel et moral du peuple bulgare. Ce qu'elle veut réaliser et à quoi elle tient, c'est le succès de l'idée allemande.

## FEUILLETON

### LA LITTÉRATURE YOUGOSLAVE

L'Echo littéraire, paraissant à Berlin, a publié récemment une lettre de Belgrade susceptible d'intéresser nos lecteurs.

(Suite.)

Après Milan Ogrizovic, Vojnovitch occupe le second rang parmi les auteurs dramatiques yougo-slaves. Il est vrai qu'il débuta avec des nouvelles: en 1880 parut dans le « Vijenac » sa première nouvelle, « Geranium » et, cinq années après, il publia une collection de nouvelles intitulée « Perom i olovkom » (Avec la plume et le crayon). Une narration un peu plus longue, « Ksanta », termine cette phase de son activité littéraire. Depuis, il n'a plus fait que des drames. Dès avant cette époque, il avait eu son premier succès de théâtre en faisant représenter un drame assez insignifiant, littérairement parlant, intitulé « Psyché », et, d'autre part, il avait chanté l'union nationale entre Croates et Serbes dans une allégorie dramatique portant le titre de « Gundulicev San » (le Rêve de G.); cependant sa première œuvre vraiment accomplie se trouve être « Ekvincium », dont, dans ses ouvrages postérieurs, il n'a plus atteint le puissant effet dramatique.

En 1904 suivit sa pièce la plus considérable au point de vue littéraire: « Dubrovacka Trilogia » (Trilogie de Raguse), qui vient d'être représentée tout récemment à Prague pour la première fois en langue tchèque. Cette « Trilogie » avait valu la popularité à son auteur, car elle est d'inspiration essentiellement patriotique; les belles descriptions de la côte de Ragusa et de ses paysages méditerranéens où domine le cyprès, les subtilités psychologiques qu'il s'insère dans le trame de l'ouvrage, de même que la continuité historiquement exacte des idées développées,

prouvent l'amour que l'auteur a mis à écrire ce drame. La disparition progressive et fatale de la noblesse républicaine en constitue le sujet.

La gloire de Ragusa était sa gloire et l'indépendance de la ville son palladium.

Cinq années après parut « Majka Jugovica » (La Mère de...). Cette tragédie se trouve être en germe dans la chanson populaire du Kosovo qui narre la défaite serbe (1389); elle est l'une des œuvres les plus nationales de toute la littérature yougoslave. Si la « Trilogie de Ragusa », toute pénétrée de résignation impuissante en face des événements plus forts que le désir de les voir changer, est une œuvre littéraire sans intentions et sans sous-entendus politiques, c'est l'esprit panserbe qui souffle dans l'autre classe où peice le désir qu'une résignation cinq fois séculaire soit récompensée et où s'étalent tout le long les utopies les plus fantaisistes faisant apparaître ceux qui s'en font les porte-paroles comme des fous ou des traîtres. « Comment donc, s'écrie le vieux Juslar, seul survivant de la grande catastrophe: Zemlja danas vaskresla je sunce! » (La terre a accouché aujourd'hui d'un nouveau soleil!)

En 1912 parut le drame « Gospodja sa sunčokretom » (La Dame au tourne-sol), qui est l'œuvre la plus moderne de Vojnovitch. D'un intérêt dramatique puissant, bien adapté à la scène, il ne souffre pas de cette dialectique trop individuelle et trop subjective qui rend difficile, sinon tout à fait impossible, une traduction de la « Trilogie de Ragusa ». C'est ainsi que la « Dame au tourne-sol » a été traduite en italien, en hongrois, en tchèque, et il me vient qu'on s'apprette à la monter également à Berlin.

L'ouvrage suivant: « Lazarevo Vaskresenje » (La Résurrection de Lazare), participe d'un symbolisme exagéré et qui, depuis Maeterlinck, a bien vieilli.

La dernière œuvre de Vojnovitch, « Imperatrix », était sur le chantier quand la guerre en vint interrompre l'avancement. Il

serait tout à fait regrettable que ce drame qui promettait d'être un chef-d'œuvre dût rester à l'état de fragment.

Je voudrais, à cette occasion, rappeler à votre souvenir P. Petrovitch, l'un des plus doués d'entre les écrivains croates, qu'on n'apprécie pas encore à sa juste valeur. Ses quatre pièces en un acte, « U Naviljeina », parues il y a deux ans, faisaient prévoir en lui le créateur d'une comédie populaire typique pour les mœurs croates. Cette comédie, il nous l'a donnée au mois de janvier dernier et elle s'intitule « Pljusak » (L'averse). La structure en est trop peu compliquée, presque trop simple: L'averse fait rentrer les paysans aux abris. Un homme y trouve une femme. La nuit, ils ne peuvent retrouver le chemin du village et leur accointance prolongée, encore que l'honneur de personne n'en souffre, donne lieu aux situations les plus extraordinaires. Car qui croirait que « rien n'est arrivé »? L'humour de Petrovitch est large, sans ces finesses gauloises, et agit de façon d'autant plus saine et naturelle. Le poète Petrovitch a créé avec ce drame un genre nouveau: la comédie populaire croate. Eh bien! à l'ouvrage! Et derrière les dilettantes et les apprentis!

## PRÉRADOVITCH, TOMMASEO ET LA DALMATIE

À la veille du Nouvel-An de 1844 parut, dans le premier numéro de la revue serbo-croate de Zadar (Zara), *Zora Dalmatinska* (L'Aurore Dalmate), le premier poème composé en sa langue maternelle par notre grand poète Petar Preradovitch: « L'Aurore point, le jour viendra ». Ce poème, dont nous avons parlé dans notre numéro du 6 avril, nous le publions ici à cause de son idée politico-nationale très prononcée et qui garde aujourd'hui encore son actualité. Nous en donnons une fidèle et belle traduction italienne due à la plume d'un homme de lettres croate de Dalmatie. Elle a vu le jour en Italie il y a quelques années.

En revanche, l'Autro-Allemagne a toujours soutenu la Bulgarie, d'abord secrètement et ensuite ouvertement. Les fils de cette inlimité germano-bulgare deviennent chaque jour plus visibles, et les récentes révélations du prince Lichnowsky en ont apporté de nouvelles précisions. Voici ce que le diplomate allemand raconte dans son mémoire sur l'attitude de la Bulgarie à la Conférence de Londres de 1912 :

« A la même époque (en 1912), la conférence des Balkans se réunit à Londres et j'eus l'occasion de rencontrer les personnages dirigeants des Etats balkaniques. Le plus important parmi eux était M. Vénizélos. Il n'était rien moins qu'anti-allemand et il appréciait particulièrement l'ordre de l'Aigle rouge qu'il portait toujours à l'Ambassade de France. Avec son amabilité et son savoir-faire il réussissait toujours à gagner la sympathie.

A côté de lui, un grand rôle était joué par Daneff, alors premier ministre bulgare et confident du comte Berchtold. Il donnait l'impression d'être un homme roué et énergique. C'est sous l'influence de ses amis à Vienne et à Budapest, dont il riait quelquefois, qu'il s'était laissé entraîner dans la seconde guerre balkanique et qu'il avait décliné l'intervention de la Russie.

M. Take Jonescu était souvent à Londres également et me rendait visite régulièrement. Je l'avais connu à l'époque où j'étais secrétaire à Bucarest. Il était aussi l'un des amis de M. de Kiderlen-Wächter. Son but à Londres, c'était d'assurer des concessions à la Roumanie en négociant avec M. Daneff. Il était assisté dans cette tâche par le ministre roumain le plus capable, M. Misu. On sait que ces négociations furent rompues grâce à l'opposition de la Bulgarie.

Le comte Berchtold — et naturellement nous avec lui — était entièrement du côté de la Bulgarie, autrement nous aurions réussi, par une pression sur M. Daneff, à obtenir les satisfactions désirées pour les Roumains et nous aurions lié à nous la Roumanie, comme elle le fut par l'attitude de l'Autriche dans la seconde guerre balkanique, tandis qu'elle fut, par la suite, éloignée des puissances centrales.

La défaite de la Bulgarie dans la seconde guerre balkanique et la victoire de la Serbie, constituaient, aussi bien que l'avance roumaine, un reproche pour l'Autriche. L'idée de rétablir l'équilibre par une intervention militaire en Serbie semble avoir rapidement pris corps à Vienne. Cela est prouvé par les révélations de M. Giolitti et il est à présumer que le marquis de San Giuliano, qui décrivait le projet comme une « pericolosissima avventura » (une aventure extrêmement dangereuse) nous sauva d'une guerre européenne déjà au cours de l'été 1913.

Intimes comme étaient les relations russo-italiennes, les aspirations de Vienne ont dû être connues à Saint-Petersbourg. En tout cas, M. Take Jonescu me dit que M. Sazonoff avait déclaré à Constanza qu'une attaque de la Serbie de la part de l'Autriche signifierait la guerre avec la Russie.

Au printemps de 1914, l'un de mes secrétaires revenant de congé à Vienne, dit que M. von Tschirsky (ambassadeur d'Allemagne) avait déclaré que la guerre devait éclater bientôt. Mais comme j'étais toujours tenu dans le vague au sujet des choses d'importance, je considérais son pessimisme comme mal fondé.

Depuis la paix de Bucarest, il semble que l'opinion ait toujours prévalu à Vienne que le traité devait être révisé et que

l'on attendait seulement une occasion favorable. Les hommes d'Etat à Vienne et à Budapest pouvaient naturellement compter sur notre aide. Ils le savaient, car on leur avait déjà reproché maintes fois leur mollesse. Berlin insistait même sur la « réhabilitation » de l'Autriche.

## Un réquisitoire du ministre Yovanovitch

Dans la séance de la Soudjehina du 26 avril, le ministre de l'Intérieur Liouboimir Yovanovitch, répondant aux interpellations des députés Ilitch et Georgevitch, a lu de nombreux documents qui jettent une lumière véridique sur le régime instauré dans les pays serbes occupés par les Austro-Magyars et les Bulgares, régime qui a fini par provoquer la révolte du printemps 1917.

Dans la première partie de son discours, le ministre a montré tout le néant des affirmations bulgares. Le point de départ des prétentions bulgares est constitué par des faux. Comptant sur l'ignorance des étrangers, les Bulgares se sont servis du renégat serbe Miletič pour lancer, il y a quelque temps, une carte représentant la Macédoine sous la domination bulgare au temps du règne du tzar Douchan, ce qui, au point de vue historique, est le comble du ridicule. Lorsqu'on peut se permettre de semblables truquages, on peut arriver facilement à soutenir que la Morava même est bulgare. Mais il est historiquement incontestable que jamais les Serbes n'ont rien pris aux Bulgares. La Serbie entière, Morava, Timok et Macédoine ont été libérés par les Serbes et repris par eux aux Turcs. Les Bulgares affirment que c'est par la violence que les Serbes ont « serbisé » les régions de la Morava et du Timok. Il convient de se rendre compte qu'ils parlent d'un million quatre cent mille habitants sur les trois millions que comptait la Serbie antérieurement au traité de Bucarest.

La Serbie est un pays où existent la liberté de presse et le suffrage universel et secret; même c'est un des rares pays qui possèdent la représentation proportionnelle et la représentation de toutes les minorités. Si, dans le pays, il avait existé des groupes nationaux bulgares, si petits que ce soit, comment aurait-il pu se faire que jamais on n'ait entendu la moindre protestation de la part de ces Bulgares qui sont censés constituer la moitié de la Serbie et qu'on n'ait jamais eu de la part de ceux-ci le moindre signe de mécontentement. Pendant tout le dix-neuvième siècle il y a eu dans ces régions des mouvements populaires, mais ils avaient toujours le caractère serbe et jamais le caractère bulgare.

Ce sont les Serbes qui ont versé leur sang pour libérer la Macédoine; les Bulgares s'étaient engagés par le traité à envoyer deux divisions, ils en envoyèrent une seule encore s'éclipsant-elle quelques jours après son arrivée pour aller « conquérir » Salonique. Les Bulgares se vantent d'avoir laissé des comitatdjis. Mais pas une seule balle bulgare ne contribua en 1912 à la libération de la Macédoine. Leurs comitatdjis suivirent l'armée serbe pour piller l'arrière. Les Bulgares firent de même en 1913 et ils commencèrent à incendier les villages macédoniens et à égorger les habitants dès qu'ils eurent passé le Vardar. En 1885, leur conduite avait été analogue à l'égard des populations de la Morava à qui ils attribuent actuellement la nationalité bulgare. Ils agirent de la même façon pendant la guerre de 1915 dans laquelle ils incendièrent les villages de la région de Prilep. Dans la région de Tikveche ils massacrèrent la plus grande partie des habitants, et dirigèrent ce qui restait vivant, dans leurs camps de concentration. Ils se livrèrent à des cruautés tellement révoltantes que l'archevêque bulgare qui venait d'arriver dans ces régions, envoya par télégramme une

Le mémoire du prince Lichnowsky a été publié en entier par la « Münchener Post » des 26 mars, 5 avril. La traduction intégrale française a paru dans le « Journal des Débats » du 24 avril.

protestation au roi Ferdinand, insistait que par des agissements pareils les Bulgares prouvaient au monde entier que la Macédoine est serbe. Lors de la rencontre du Kaiser et du roi Ferdinand à Nich, il fut pendant cinq jours interdit aux habitants de sortir de leurs maisons. De pareilles interdictions furent promulguées dans des circonstances analogues à Belgrade et à Monastir. Il est donc bien certain que dans les régions de la Serbie orientale et de la Macédoine les Bulgares ne peuvent trouver que des ennemis déclarés. Ils savent fort bien que partout le sentiment national est serbe.

Le ministre a parlé ensuite des causes de la révolte de mars 1917. Dès leur entrée dans ces régions, les Bulgares ont commencé à procéder à des internements en masse, au pillage du mobilier et du bétail. Ils confisquèrent tous les livres et les tableaux, dans le but d'introduire à leur place des publications bulgares. On se hâta d'obliger des enfants de 12 et 13 ans à se marier en leur faisant payer 500 francs pour la bénédiction nuptiale. Le système de terreur est allé en augmentant sans cesse. Il y eut une certaine relâche au printemps 1916; on en comprit la cause lorsqu'au mois de juillet de la même année la Bulgarie voulut procéder à des incorporations. Le peuple commença à fuir dans les montagnes et vint accroître les compagnies d'insurgés qui existaient déjà mais qui n'avaient encore entrepris aucune action belliqueuse. Pour renforcer la terreur, les Bulgares par un raffinement de cruautés amenèrent les contingents albanais, dont ils formèrent la gendarmerie. Ces contingents ne concurent alors plus aucune retenue dans l'exercice des actes de violence de toutes sortes. Les pillages et les viols exaspérèrent le peuple qui exigea que le chef Pétchanat proclame l'insurrection. C'est ce que celui-ci fit le 13 février 1917. Le peuple dans son désespoir, entreprit la lutte, armé de vieux, de haches et de fusils de chasse.

Les Bulgares ont essayé de démontrer que la révolte avait été provoquée par des menées de l'extérieur. Mais ils ne le firent qu'après avoir échoué dans leurs efforts pour empêcher ces nouvelles de transpirer au dehors et pour représenter ce mouvement comme des actes isolés des bandes de comitatdjis. Cependant le gouvernement serbe a recueilli des témoignages impartiaux, provenant non pas de Serbes, mais de Bulgares, Grecs, Suisses etc., sur les causes de cette révolte. Après la répression de cette révolte, les Bulgares redoublèrent de violence, incendiant tout, tuant tout, massacrant la population sans pitié pratiquant les déportations en masses, en Bulgarie et en Asie Mineure. Leurs soldats même avouent avoir taillé en morceaux des femmes et des enfants, d'avoir pendu des gens, pratiqué, sans aucun égard, les pillages et les viols. Les chefs militaires, non seulement tolèrent mais encore poussèrent les soldats à de pareilles violences. Après tout cela, les alliés des Bulgares reçoivent leurs officiers en égaux. Les Bulgares contestent ces faits, de même qu'ils essayèrent de contester les déportations de 8000 fillettes en Asie Mineure, mais tous ces faits sont malheureusement authentiques. Le gouvernement possède des documents irréfutables qu'il va publier et qui prouveront au monde entier l'incontestable véracité des faits énoncés. (Le ministre donne lecture des pièces du dossier provenant pour la plupart de témoins étrangers et de sujets ennemis).

Les Autrichiens ne se sont pas mieux conduits. Après avoir provoqué par leurs exactions une révolte, ils étouffèrent celle-ci avec une cruauté sans exemple. En mars et en avril 1917 ils ont tué et pendu dans le département de Krouchevats et de Kragoujevatz environ 20.000 personnes. Dans le Sandjak de Novi Bazar ils incendièrent un grand nombre de villages et exterminèrent de nombreuses familles sous prétexte que certains de leurs membres n'avaient pas répondu à l'appel des autorités militaires. Le chef populaire Voïnovitch fut même torturé au moyen de courants électriques. Le mouvement de protestation du Kopaonik coûta au peuple environ 3000 de ses enfants qui périrent dans les supplices.

Les Allemands se montrèrent les dignes compagnons de leurs alliés. Ils déportèrent hommes et femmes, jetant les filles en pâture à la bestialité déchaînée de leur barbare soldatesque.

Les Bulgares ont reconnu eux-mêmes l'existence de cette révolte dans un ordre du ministre de la guerre bulgare qui fut trouvé sur le front de Salonique, sur le commandant de la 15e compagnie du 17e régiment. Le plus intéressant est que cet ordre avait pour but de tranquilliser l'armée sur les bruits alarmants qui couraient au sujet de la révolte; à cet effet on avait annoncé que le gouvernement avait ordonné que la population des territoires de la Bulgarie situés le long de la frontière bulgare-serbe fut armée. Ceci constitue une preuve évidente qu'il ne s'agit pas là seulement d'une frontière géographique, mais bien d'une frontière ethnique.

Contre les méfaits bulgares on protesta entre autres le député magyar Zoltan Vermes dans la séance du 7 octobre 1917, et le député yougoslave Otlokar Rybar, dans la séance du parlement autrichien du 28 juin 1917. Nombreux sont les Allemands qui ont dénoncé ces crimes et les ont dépeints. Tous ont fait des rapports sommaires, mais tous sont d'accord que le régime bulgare en Serbie vise l'extermination complète des populations.

Le ministre conclut :

« Lorsque il y a trente-cinq ans Abdul Hamid organisa les massacres d'Arménie, le monde entier s'indigna et l'appela le « sultan rouge ». Ce terme s'applique aujourd'hui à tout le peuple bulgare. Les Bulgares croient, en détruisant tout ce qui est serbe, pouvoir détruire la conscience nationale du peuple serbe. Mais malgré les massacres et même l'anéantissement de tous les vestiges de la culture serbe moderne, ils ne détruiront pas le peuple serbe.

« En 924, les Bulgares conquièrent les régions serbes. Les historiens de ce temps ont rapporté que cette invasion fut tellement terrible que seul un petit nombre de survivants resta errant dans les forêts. Cependant sept ans plus tard le grand joupan Tamysslav libéra les pays serbes et chassa les Bulgares. Au XVIIe siècle les Autrichiens firent irruption en Serbie et le peuple y garda mémoire que pendant trente ans, aucun coq n'y chanta. Cependant le peuple serbe se releva, après la dévastation de son sol par les Autrichiens et les Turcs, et se dressa bientôt contre ces derniers.

« Il en sera de même à présent. Nos ennemis n'ont rien appris ni dans notre histoire ni dans la leur. S'il ne reste que trois Serbes ils sauront poursuivre le combat et vaincre. »

Le 30 avril 1871 trouvèrent une mort tragique par décollation, à Wiener-Neustadt, le ban de Croatie, Pétrar, comte de Zrin (Zrinski) et son beau-frère Franjo, prince de Frankopan, car ces deux grandes figures se levèrent, avec un courage viril, pour défendre l'honneur outragé et la liberté menacée de leur patrie croate.

A l'occasion de cet anniversaire, notre collaborateur et ami Dr. Perkovitch fera une conférence dont nous publierons l'extrait.

Société Genevoise d'Edit. et d'Impr. — Genève

### Sorge l'Aurora

Tarda à la notte; d'arcani suoni  
Nel sonno, a un tratto, destar mi sento,  
L'arpa degli avi manda un lamento,  
Non tocca, e suona balde canzoni,  
E par che flebile susurri intorno;  
— Sorge l'aurora, vicino è il giorno!

Tarda à la notte; pace profonda  
Regna dovunque; zeffiro blando,  
Giù d'oriente vien susurrando  
E al mar Adriatico carezza l'onda  
E par che flebile gema all'intorno;  
Sorge l'aurora, vicino è il giorno!

Tarda à la notte, l'ampia riviera  
Deserta e muta sonnecchia ancora,  
Ma dove brilla la bella aurora  
Vibra un augello l'ala leggera  
E col suo canto susurra intorno;  
— Sorge l'aurora, vicino è il giorno!

Tarda à la notte, nel mare grava  
L'ombra notturna, dorme il creato,  
Ma nell'orizzonte, fantasma aurato,  
Splende ed aleggia la Vila slava  
E in tuon fatidico canta all'intorno;  
— Sorge l'aurora, vicino è il giorno!

Sorge l'aurora nel ciel sereno,  
E il nuovo giorno vien luminoso;  
Sorgi, o Dalmazia, dal tuo riposo,  
Ecco, la luce l'irraggia il seno  
E i tuoi tesori, sepolti intorno!  
Svela alle genti: Eccoti il giorno!

En cette même année, 1844, parut aussi à Zagreb (Agram) un petit volume intitulé « Iskrice » (Étincelles), du grand Dalmate Nicola Tommaseo, qu'il a écrit, comme il le dit lui-même, « u

slatkom jeziku nasem » (dans notre doux langage). Ce volume, cycle de trente-trois poèmes composés en prose classique serbo-croate, et qui sont tous inspirés d'un même amour pour la Dalmatie et pour notre peuple entier, est un fidèle et magnifique retentissement de notre « renaissance nationale ». Ce volume devint en quelque sorte un livre prophétique pour notre nation. Peu de temps après, Tomaseo a écrit son célèbre poème Alla Dalmazie, pénétré du même esprit, imprégné de la même pensée et dont s'est inspiré aussi, pour son premier poème, notre immortel poète et patriote Preradovitch. Dans ce poème, Tomaseo dessine avec une clarté stupéfiante et une certitude prophétique, le programme politico-national d'aujourd'hui de son pays, de sa Dalmatie bien-aimée. Nous extrayons de ce poème (original italien et traduction française les vers suivants :

Nè ben d'altrui nè tua ben fosti mai:

Patria viva non ha chi di te nacque.

Nè più tra l'monte e il mar povero lembo

Di terra e poche ignude isole sparte,

O patria mia, sarai; ma la rinata

Serbia (guerriera mano, e mite spirito)

E quanti campi, all'italo sorriso

Nati, impaluda l'ottoman letargo,

Teco una vita ed un voler faranno,

E darann' entro alle tue vene stanche

Vigor novello. E tu, porgendo fida

La destra a Italia, ad Ellade la manca,

In sacre le unirai danze ed amplessi.

Soffri gli spreghi o la miseria, e spera,

O poveretta mia...

Tu n'as été ni tout à fait chose d'autrui ni tout à fait toi-même:

Il n'a pas de patrie vivante l'homme qui est né de toi.

O ma patrie, tu ne seras plus un pauvre lambeau de terre

[entre la mer et la montagne]

Ni quelques îles éparses et dénudées;

Mais la Serbie ressuscitée (main guerrière, esprit de douceur)

Et tous ces champs promis au sourire italique

Et dont la mortelle léthargie ottomane a fait un marécage

Seront un avec toi de vie et de volonté;

Et dans tes veines répandront une vigueur nouvelle.

Et toi, confiante, tendant à l'Italie (l'Occident) la main droite

[à l'Hellade (l'Orient) la gauche,

Tu les unira en des étrintes et en des danses sacrées.

Supporte mépris et dénuement et espère

O pauvre chère petite.

Dr L. PERKOVITCH.

### † D<sup>e</sup> MILOCHE PEROVITCH

La liste de nos morts tombés pour la patrie s'allonge chaque jour. Il nous faut malheureusement y ajouter encore le nom de Miloche Perovitch, docteur en philosophie, homme de lettres, professeur au lycée de Skoplje, capitaine de réserve, chevalier de l'Étoile de Kara-Georges aux glaives, décoré de la médaille d'or pour sa bravoure militaire, décédé le 15 avril, à Paris, dans sa quarante-quatrième année, des suites de blessures de guerre. Professeur éminent, bon camarade, ami dévoué, poète connu (pseudonyme Pietro Kossoritch), Perovitch était en même temps un soldat brave et un véritable héros. Perovitch avait pris part aux guerres balkaniques et, à peine remis des fatigues de ces campagnes, il vint, dès le début de la guerre mondiale, reprendre sa place dans l'armée comme capitaine. Grièvement blessé, il resta sur le champ de bataille et fut fait prisonnier par l'ennemi. Il eut à supporter une grave opération après laquelle il fut envoyé en France comme invalide, en même temps que d'autres grands blessés.

Son séjour à Nice comme convalescent semblait devoir mettre fin à ses souffrances et on espérait qu'il serait bientôt complètement rétabli. Hélas! c'était là un espoir trompeur et, au bout de quelque temps, il dut se rendre à Paris pour y subir une nouvelle opération à laquelle il ne survécut pas.

Gloire à son nom et que la noble terre française lui soit légère!

Dz.

# Le serment solennel de Prague et les Yougoslaves

La délégation yougoslave — Le discours de Pavellitch, Korochetz et Raditch

Les journaux yougoslaves qui viennent d'arriver donnent de nombreux détails sur l'imposante manifestation qui s'est déroulée le 13 avril dans la salle Smetane de la Maison Commune de Prague.

A cette manifestation ont pris part également les délégués yougoslaves Korochetz et Gostintchar, députés slovénes au Reichsrat, au nom du Club Yougoslave de Vienne, ainsi qu'une nombreuse délégation de Croatie: Dr Ante Pavellitch, Dragutin Hrvoj, Ivitzka Kovalchevitch, Ivan Perchitch, Dr Jifko Petritchitch, députés croates au Parlement de Zagreb, Valerian Pribitchevitch et Srdjan Budisavlievitch, députés serbes au Parlement de Zagreb et plusieurs hommes politiques, publicistes et artistes croates.

L'assemblée a été ouverte par le député Stanek. Le grand écrivain tchèque Jirasek a pris ensuite la parole et a donné lecture du serment solennel du peuple tchèque.

«Ce fut un spectacle indescriptible, écrit la «Hrvatska Drzava», lorsque, levant la main, plus de 10.000 personnes jurèrent de rester fidèles jusqu'à la tombe et de tenir jusqu'à la victoire et jusqu'à la conquête de l'indépendance du peuple tchéco-slovaque».

Le texte du serment solennel a été mutilé par la censure.

Après la prestation de serment, le député croate Ante Pavellitch a pris la parole au nom de la délégation yougoslave.

Après avoir remercié chaleureusement Stanek et Jirasek pour leurs paroles de bienvenue, Pavellitch déclara au nom du peuple uni des Croates, des Serbes et des Slovénes qu'avant toute autre chose il souscrivait de la façon la plus complète aux paroles qui venaient d'être prononcées.

«Nous sommes venus vers vous, dit-il, pour nous réchauffer au foyer de votre civilisation et de votre concorde et nous raffermir dans la lutte que nous avons à soutenir contre nos ennemis communs. Nous, Croates, Serbes et Slovénes, nous avons eu également fort à faire avec les divers échafaudages des potentats diplomatiques. Je ne rappellerai ici que le fameux dossier de l'ancien ministre des affaires étrangères Berchtold, qui a inauguré les persécutions iniques des Yougoslaves au début de la présente guerre. (Cris d'indignation).

«Nous, Croates, Serbes et Slovénes, nous poursuivons avec vous un seul but..... (12 lignes censurées).

«Il y a 70 ans, en 1848, les fils de notre peuple étaient venus à Prague pour sauver la monarchie. Aujourd'hui nous venons ici pour nous sauver nous-mêmes. (Approbatifs frénétiques, toute la salle se lève et manifeste avec enthousiasme).

«Nous donnons notre adhésion à cette manifestation avec la pleine conviction qu'il s'agit là d'une question politique de premier ordre, et que c'est notre devoir de tendre honnêtement et sincèrement à nos frères fidèles notre main fraternelle. (Approbatifs tumultueux).

«C'est à vous, Tchèques, que le ministre Czernin a lancé plus directement son défi, mais nous déclarons ici qu'il nous a également défiés. (Approbatifs).

«Nous acceptons le défi, tout comme nous l'aurions accepté s'il nous avait été adressé directement. Nous sommes parfaitement d'accord avec la critique et le jugement prononcé ici par le président de cette assemblée à l'égard de la déclaration du comte Czernin. Seul, en effet, un esprit impuissant a pu devant le monde entier proclamer traitre la majorité des peuples de cette monarchie. (Cris). Vis-à-vis d'une semblable déclaration officielle, il ne nous reste plus qu'à resserrer nos rangs et montrer que nous constituons une unité tchéco-yougoslave ferme et inébranlable. (Approbatifs frénétiques)..... (10 lignes censurées).

«La question yougoslave ne peut pas et ne doit pas être résolue partiellement, en tant que question bosniaque, dalmate etc. Il en est de même du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes qui n'admet pas de solution partielle, ici pour les Tchèques, là pour les Slovénes etc. Bien au contraire, le droit inestimable qu'ont les peuples à décider de leur destinée doit trouver en même temps sa réalisation pour tous les peuples opprimés et il est naturel qu'il soit réalisé intégralement et simultanément pour nos deux peuples liés aujourd'hui comme toujours à l'avenir par des liens indissolubles.» (Approbatifs prolongés; toute la salle est debout et acclame l'orateur.) («Hrvatska Drzava» du 15 avril).

Le président du Club Yougoslave, Dr Korochetz, prit ensuite la parole:

«Le jeune peuple des Slovénes, des Croates et des Serbes — a-t-il dit — qui se développe irrésistiblement pour atteindre un degré plus élevé, a considéré de tout

temps avec admiration le peuple tchèque. C'est chez lui qu'il a pris modèle pour les méthodes de l'activité culturelle et économique, et plus d'une fois nous nous sommes trouvés associés dans la vie politique. Lorsque notre vie nationale s'est trouvée en face d'un des plus terribles dangers, nous nous sommes unis également dans la politique et nous avons présenté un seul front de combat. (Approbatifs enthousiastes.) Nous souffrons ensemble, mais aussi nous travaillons ensemble, pour nous libérer du joug étranger et conquérir la liberté dorée de nos peuples. (Applaudissements prolongés.) Aucune accusation, aucune menace ne nous effrayent. Chez nous, comme chez vous, règne la profonde conviction qu'avec la guerre mondiale est venu également le moment suprême où nous devons montrer au monde entier ainsi qu'à nous-mêmes que nous sommes dignes de la liberté à laquelle nos pères et nous-mêmes avons si vainement aspiré. Cet instant historique nous a unis pour toujours, non seulement nous, les représentants de nos peuples, mais aussi nos peuples eux-mêmes. (Approbatifs frénétiques.) La conscience de ne former qu'une seule unité dans cette dure lutte nous élève. Le peuple tchèque vient de prêter, il y a un moment, le serment solennel qu'il ne fléchira pas dans la lutte pour son indépendance, quoi qu'il puisse arriver. Nous qui sommes témoins de votre serment, nous vous promettons dans ces minutes solennelles d'être et de rester pour vous de fidèles compagnons d'armes. Nous avons à cœur de vous montrer que nous sommes vos frères fidèles. Ensemble nous avons gémé sous le joug étranger, ensemble nous le combattons: ensemble nous vaincrons. Cette victoire sera l'indépendance tchèque et yougoslave. (Approbatifs prolongés.)» («Slovenski Narod» du 16 avril).

Les députés Kramarz, Habermann (au nom des Slovaques) et Klofateh prirent successivement la parole et chacun trouva des paroles touchantes pour les Yougoslaves qui, dans les moments décisifs de la lutte commune, avaient si courageusement manifesté leur solidarité.

Enfin Stanek a clôturé l'assemblée en remerciant de nouveau les délégations yougoslaves.

Une foule immense a tenu à saluer les délégués yougoslaves et après la clôture de l'assemblée des manifestations imposantes se déroulèrent devant l'hôtel «Zlata Husa». Le député Stjepan Raditch, chef du parti des paysans en Croatie, a salué les manifestants du balcon de l'hôtel.

«C'est la première fois dans son histoire, s'est écrié Raditch, que le peuple tchèque apparaît uni en un bloc en faveur de sa grande idée... Dans le combat qu'il mène aujourd'hui, il n'est pas seul, mais il a des alliés, des compagnons d'armes résolus qui tiendront jusqu'au bout avec lui. Nous traversons des moments historiques. Nous, Croates, Slovénes et Serbes nous avons apparu également comme une unité pour notre liberté et notre indépendance. Nos ennemis sont puissants, mais grâce à la force de notre union, nous conquerrons la victoire.» («Slovenski Narod» du 16 avril).

Il n'est pas sans intérêt de noter ici que le député Raditch, qui s'était coalisé il y a quelque temps avec les partisans de Frank, a fait publier dans les «Narodni Listy» de Prague une déclaration dans laquelle il dit qu'il sort du bloc du droit d'Etat auquel il appartenait et refuse toute coopération ultérieure avec les partisans de Frank, «ayant acquis la conviction que ceux-ci ont plus à cœur les intérêts germano-magyars que les intérêts du peuple croate.»

## La préméditation autrichienne contre la Serbie

— Nouvelles révélations attribuées à M. Muehlon —

Une revue de fondation récente, l'«Europe nouvelle» (Paris, 75, rue de Lille), révèle dans sa livraison du 13 avril des propos tenus à Paris au mois de juillet 1914 par M. Muehlon et qui prouvent d'une façon irrécusable la préméditation austro-hongroise:

«Le 17 juillet 1914, déclare l'«Europe nouvelle», un visiteur demandait à parler à Paris au directeur d'une grande maison française, M. X... Le directeur était absent. Le visiteur revint l'après-midi et fit passer sa carte à M. X... C'était M. Muehlon, de la maison Krupp von Bohlen. Il fut immédiatement reçu.

«M. X... connaissait M. Muehlon et l'appréciait pour sa correction en affaires. Comme on était en confiance des deux côtés, la conversation prit bientôt un tour intime et même confidentiel. M. Muehlon ne cacha pas à son interlocuteur français que la situation internationale était des plus graves. M. Muehlon venait de parler

avec son directeur, M. Krupp von Bohlen, lequel avait parlé récemment avec l'empereur. A Potsdam, on voulait la guerre.

«La France n'échappera pas à la guerre, déclara M. Muehlon. Le mercredi 22 juillet, l'Autriche enverra un ultimatum à la Serbie, rédigé en termes outrageants. La Serbie aura trois jours pour répondre. Les hostilités contre elle commenceront le 28 juillet.»

M. X... ayant rétorqué à M. Muehlon: «Mais qu'est-ce qui prouve que la France épousera la querelle serbe?», M. Muehlon esquissa un geste de surprise et poursuivit: «C'est à la France qu'on veut faire la guerre et la mobilisation allemande est, d'ailleurs, déjà commencée.»

M. X..., que la perspective d'une guerre impressionnait péniblement, comme tous les Français de cette époque, ayant envisagé une pression franco-russe sur la Serbie pour l'engager à céder:

«Si la Serbie, déclara M. Muehlon, acceptait les conditions honteuses de l'ultimatum, elle en recevrait tout de suite après un autre absolument inacceptable.»

Des affirmations aussi catégoriques n'ont pas besoin de commentaires.

## La politique en Autriche-Hongrie

La formule magyare pour les Balkans

Dans son article de fond du 21 avril 1918, le «Pester Lloyd» s'occupe de la politique que la Hongrie doit suivre dans les Balkans après la guerre:

«La Serbie, dit la feuille officielle de Budapest, est peut-être le pays le plus éprouvé par la guerre mondiale. Si elle se trouve actuellement assez faible pour que nous n'ayons plus à craindre qu'elle ne trouble notre repos, nous devons considérer ceci comme un résultat que la sagesse politique et l'instinct de conservation nous engagent à maintenir. Nous devons avoir toujours présent à la mémoire ce principe fondamental de l'équilibre balkanique: plus la Serbie est affaiblie, plus la Bulgarie se trouve renforcée. Et nous n'avons aucun motif de ne pas accorder aux dépens de la Serbie vaincue de plus larges accroissements à la Bulgarie, dont l'alliance a d'autant plus de valeur pour nous qu'elle nous unit à un peuple fort et dans lequel nous pouvons avoir confiance. Il est absolument impossible d'imaginer une opposition d'intérêts entre la Monarchie et la Bulgarie. A l'intérieur de nos frontières il n'y a pas d'irréductibilité bulgare. La Bulgarie, qui peut constituer pour l'Autriche-Hongrie un mur de protection contre l'irréductibilité serbe, a sur une très grande étendue des intérêts identiques à ceux de notre Monarchie. Elle a le plus grand intérêt à avoir pour voisine une Hongrie puissante et florissante. Notre alliance peut et doit être resserrée. Dans le danger commun, nous avons fait face à l'ennemi commun et nous avons reconnu que nous étions prédestinés à la défense et à l'attaque communes. Une partie de ce que la Bulgarie demande actuellement lui avait été déjà attribué, il y a quarante ans, au Congrès de Berlin. En ce temps-là nous n'étions pas partisans de ses prétentions, mais ce que nous avions cru devoir refuser à une satrapie russe, nous le reconnaissons volontiers comme étant le droit de la libre Bulgarie, notre amie éprouvée.

«Dans les Balkans, comme ailleurs, nous voulons être les bons amis de nos amis; or, dans les Balkans, nos amis ce sont les Bulgares et les Turcs. Nous sommes nos propres meilleurs amis lorsque nous n'avons pour la Serbie et la Roumanie que la quantité de bonne volonté qui nous est prescrite, non point par un sentiment de vengeance, mais par une méfiance justifiée. Ces Etats doivent se rétablir, mais par leurs propres forces et non point aux frais de ceux qui nous ont été fidèles, et sur la fidélité desquels nous pensons établir une partie de notre avenir. Notre devise doit être: «Les Balkans aux peuples balkaniques qui nous sont fidèles.»

L'union entre Tchèques et Yougoslaves

A la suite de l'attaque infâme dirigée par le ministre des affaires étrangères austro-hongrois contre les Tchèques et leurs aspirations, le président du Club Yougoslave, Dr Korochetz, a envoyé à l'Union Parlementaire Tchéco-yougoslave une lettre dans laquelle il exprime la solidarité inébranlable qui existe entre les deux peuples frères qui combattent ensemble le même ennemi. A titre de document, nous reproduisons «in extenso» cette lettre remarquable du Dr Korochetz:

«Dans son discours de Vienne, le comte Czernin s'est imaginé qu'en accusant les chefs du peuple tchèque de haute trahison, il réussirait d'une part à semer la discorde parmi le peuple tchèque et de l'autre à enfoncer un clou entre les Tchèques et les Yougoslaves. Il a fait le calcul suivant: J'accuserai les premiers de haute trahison; les autres, effrayés, se retireront.

«Le ministre des affaires étrangères s'est trompé grossièrement. Le peuple tchèque,

comme un seul homme, s'est levé et a manifesté sa solidarité parfaite. Les quelques rares opportunistes tchèques eux-mêmes ont repoussé violemment toutes les accusations de Czernin. Les milieux les plus conservateurs également ont fait la réponse suivante: Comte, si tu crois que les désirs de nos chefs diffèrent en quoi que ce soit de ceux du peuple, dissous la chambre et ordonne de nouvelles élections; Fais appel au peuple et tu verras quelle sera sa réponse!

«La spéculation de Czernin en ce qui concerne les Yougoslaves a tout aussi pitoyablement échoué. Chez nous personne n'a pensé — ne serait-ce qu'un seul instant — (quelques mots censurés) à la possibilité d'une modification, si minime et si insignifiante soit-elle, de l'alliance cordiale qui nous unit, nous Yougoslaves au peuple tchèque. Tout au contraire, notre peuple s'est immédiatement rendu compte que maintenant plus que jamais nous devons nous soutenir fermement les uns les autres. La nouvelle que le peuple tchèque a repoussé à l'unanimité (un mot censuré) du ministre de Vienne, a provoqué dans notre opinion publique toute entière la plus vive satisfaction. Ce n'est pas autrement que nous nous imaginons les Tchèques et nous restons jusqu'au bout les alliés d'un tel peuple. C'est avec satisfaction que notre peuple approuvera la présente déclaration du président du Club Yougoslave aux représentants parlementaires du peuple tchèque, déclaration qui ne laisse subsister aucun doute sur le fait que l'alliance fraternelle tchéco-yougoslave ne pourra être brisée par aucune intrigue. Nous Tchèques et Yougoslaves, nous sommes unis dans notre lutte pour nos droits communs et nous avons la conviction la plus profonde qu'ensemble nous obtiendrons le triomphe définitif.

«Que l'Union tchèque soit persuadée que les Yougoslaves dans la tristesse comme dans la joie, se tiendront fidèlement à côté du peuple tchèque dans la lutte pour son honneur et son existence. Unis intimement nous conduirons notre juste cause commune à la victoire.»

DR KOROCHEZ.

«Vive la Serbie! A bas l'Autriche!»

«Une grande manifestation, organisée à Agram par un comité yougoslave pour fêter le centenaire du poète Petar Preradovitch, et interdite au dernier moment, a provoqué de violentes émeutes. La ville, dit une dépêche, présentait l'aspect des jours de révolution.

«La foule compacte a brisé les vitres et saccagé les maisons des partisans de l'Autriche, en poussant des cris de: «Vive la Serbie! A bas l'Autriche!» Malgré la défense qu'en avaient faite les autorités, des discours ont été prononcés au cimetière, sur la tombe du poète national, et on y a déposé de nombreuses couronnes aux couleurs serbes. Devant la gare, la police a fait usage de ses armes. Toute la ville d'Agram, qui est pourtant dans la zone militaire, était pavoisée aux couleurs croates et serbes.»

(Euvre.)

## LES ÉVÉNEMENTS DANS LES BALKANS

### Bulgarie

Les Bulgares réclament aussi la Bessarabie

L'organe officiel du gouvernement bulgare, l'«ECHO de Bulgarie», s'élève dans un article intitulé «Bessarabie», publié dans le numéro du 18 avril, contre les prétentions roumaines sur la Bessarabie, demandant au moins une partie de ce pays «bulgare» pour la Bulgarie. Voici ce que l'officiel de Sofia dit à ce sujet:

«Les droits de la Bulgarie sur la Dobroudja ayant été reconnus, le Danube sera notre frontière. L'Ukraine réclame le sud de la Bessarabie où l'élément ukrainien est en force, sans parler de l'élément bulgare, également très nombreux, qui préférera tout autre régime à la domination roumaine. Par là les frontières des deux pays se toucheront et leurs intérêts satisfaites.

«Certes, la Roumanie aussi a des droits sur la Bessarabie, mais ces droits ne sauraient en aucun cas passer devant ceux de la Bulgarie et de l'Ukraine. Il serait excessif, d'abord, qu'un Etat, battu à la suite d'une trahison, sorte de la guerre avec un accroissement énorme. Ce serait une prime à la trahison, et un grand découragement à la loyauté et à la fidélité, ce serait surtout un danger pour demain, si les précautions nécessaires ne sont pas prises. Au surplus, le sort des Bulgares qui forment une masse prospère et solide de deux cent mille hommes, nous intéresse au plus haut point. Livrer cette portion importante de notre race à la dénationalisation serait une abdication dont la Bulgarie est incapable; du reste, ces Bulgares s'agitent déjà et selon une dépêche d'Odessa, ils envoient une députation à Sofia pour demander au gouvernement d'assurer le respect de leur conscience nationale.»